



L'EMBOBINÉ

Association loi de 1901, pour la jubilation des cinéphiles,

vous propose

Des idiots et des anges



Le cauchemar d'Icare

Animation . Le grand Bill Plympton a mis ses crayons au service d'une fable dans laquelle un homme ne veut pas de ses ailes.

Cela s'ouvre comme le plus doux des rêves sur une rue calme et pimpante, un coquet pavillon protégé par des arbres. Dans sa chambre, quelqu'un se réveille. Mais vite cela tourne au cauchemar. Au volant, le voici coincé dans un embouteillage monstre. Peu après, alors que le dessin richement coloré a viré au gris menaçant, la voiture isolée dans une rue sinistre en rejoint une autre. Rixe et règlement de comptes s'ensuivent, baston grave et visages patibulaires. Notre héros inconnu entre dans le bar qui va être le coeur de l'action, très ambiance de film noir. Lui, unique client, un patron et sa femme serveuse, genre Lara Turner dans Le facteur sonne toujours deux fois si vous voyez le tableau, soit la croupe relevée qui ondule quand elle passe à la main la serpillière au sol. Et aussi, à une table, une pute fellinienne outrageusement fardée. Ça sent l'alcool dans les verres et le sexe qui ne saurait tarder, crac, ça y est, lui et la serveuse dans une scène de coït aussi animale, jusque dans la position, que par ailleurs parfaitement stylisée, nous ne sommes dans le réalisme cru que pour mieux s'en distancer par la manière et donc, paradoxalement, rendre davantage encore insoutenable le réalisme, voir le Goya du Dos de Mayo ou certaines encres de Topor, qui pourrait bien être ici l'artiste de référence.

Une chenille est devenue papillon sur la tête de notre homme, ce qui débouche sur un spectacle qui relève du prodige. Une file s'éloigne devant l'établissement, le show est brillant et la foule en délire. Nous revoici dans le bar tel qu'il était, avec notre type à l'indéracinable clope au bec, dont le panache de fumée traverse tout l'écran. Les scènes sont parfois languettes. Comme souvent en animation, le plaisir du dessin l'emporte sur la progression de l'intrigue. Péchés véniels. Certains des plus beaux opéras ne mériteraient-ils pas qu'on leur adresse le même reproche ? D'ailleurs, le rythme ne tarde pas à prendre de l'ampleur. Allons donc à l'essentiel. Le problème de notre personnage est que des ailes lui poussent dans le dos et que, comme le disait Dusan Makavejev, « l'homme n'est pas un oiseau ». On n'a pas précisé que notre héros était vil. Les ailes, il s'en rend compte, pourraient lui être utiles, à fondre sur le sac à main d'une vieille dame ou le corps dénudé d'une jeune par exemple. Mais ces appendices ont leur volonté propre et ne sont pas pour rien l'apanage des anges. Voici le conflit interne entre le bien et le mal déplacé en un conflit externe.

C'est là de l'animation artistique, on l'aura compris, l'oeuvre d'un artiste solitaire qui, après des films plus chers, retrouve le plaisir du simple crayonné sur papier avec quantité de hachures. Le film serait-il muet qu'il garderait l'essentiel de sa force. Il est sans parole d'ailleurs, mais ce serait folie de le priver de sa texture musicale, aussi riche que prégnante : Nicole Renaud Corey, A. Jackson, Tom Waits, Pink Martini, Moby, sans oublier les bruitages. L'auteur a dessiné lui-même en monochrome chaque image, trente mille, dit-on, les fonds étant ensuite colorisés sur ordinateur. Écoutons-le : « Après avoir fait les dessins, j'estompe le trait avec un chiffon, puis je m'y remets et crayonne d'autres traits, que j'estompe à leur tour. Ensuite j'interviens avec une gomme afin de dégager les grandes lignes. De fait, plus je corrige et redessine par-dessus l'image créée, meilleur est le résultat. C'est naturellement la texture particulière induite par cette méthode qui fait la force de l'image, aussi essayons-nous de nous en tenir à des couleurs aussi simples et diluées que possible. » En vingt-cinq ans de carrière, l'Américain Bill Plympton a développé une oeuvre considérable et au demeurant reconnue comme telle, deux grands prix à Annecy en attestent. Mais le public n'a pu voir qu'à l'occasion et de manière dispersée ses sept premiers longs métrages,

encore moins facilement ses dizaines de courts. Autant dire que, pour qui n'aurait jamais entendu prononcer son nom et quitte à prendre le train en marche, il faut aller voir *Des idiots et des anges*, cette perle sombre de l'absurde moral dans la veine surréaliste d'un Jan Swankmajer à Prague, ce précis d'humour pince-sans-rire qui, dans une technique différente, n'est pas non plus sans faire écho en esprit au maître de l'onirisme gothique, un certain Tim Burton.

Jean Roy l'Humanité

Film d'animation américain de Bill Plympton. (1 h 18.)

Les anges de cinéma ne sont pas tous recommandables (voir et Matt Damon dans le *Dogma* de Kevin Smith), mais on a rarement vu aussi peu sympathique que l'Angel de Bill Plympton. Il faut dire que le personnage principal de ce dessin animé n'accède à l'angélisme que par accident, une paire d'ailes lui pousse inopinément, alors qu'il s'employait plutôt à paver son chemin vers l'enfer.

De cette fable, Bill Plympton a fait - à lui tout seul, du scénario à l'animation en passant par le storyboard - un film artisanal à grand spectacle, nourri de culture cinématographique (l'expressionnisme, le film noir) et graphique (Topor, Gustave Doré), reprenant des thèmes qui lui sont chers (la transformation des corps, l'absurdité quotidienne) tout en s'aventurant sur un terrain métaphysique qui lui était jusqu'ici étranger.

Angel est donc un sale type, prêt à tuer pour une place de stationnement, un alcoolique, un maquereau, qui ne veut pas de ces ailes qui le transforment d'abord en bête curieuse - il tombe alors aux mains d'un médecin plus soucieux de show business que de la santé de son patient. Mais c'est ensuite que les choses se compliquent vraiment. En plus des ailes, c'est une conscience qui lui pousse, une compulsion inexplicable à faire le bien qui fait d'Angel un vrai marginal.

C'est dans cette dernière partie que le film prend tout sa dimension. Pour l'occasion, Bill Plympton s'est acheté quelques outils numériques. Rassurez-vous, il dessine encore chaque image au crayon, les hachurant de gris. Grâce à de nouveaux scanners, il a teinté ces figures aux traits brutaux de couleurs froides, assourdies. Ses paysages urbains ou suburbains confinent à l'abstraction, deviennent une espèce de chambre d'écho dans laquelle les interrogations que marmonnent ou hurlent les personnages (le film n'est pas dialogué) rebondissent sans fin.

Comme toujours dans les univers de Bill Plympton (qui vont maintenant de la transgression enfantine à la théologie), on trouvera, à peine cachée, une petite dose de bons sentiments, qui adoucit les angles de son théâtre de la cruauté.

Thomas Sotinel

Prochaines séances: Les inséparables

jeudi 9 avril 18h30 et 21h

lundi 13 avril 21h

Pourquoi adhérer à l'Embobiné?

Pour bénéficier du tarif réduit.

Pour recevoir les programmes

Pour être invité à chaque animation

Pour faire part de vos critiques et suggestions

ET proposer à la programmation le films que vous avez envie de voir.